

Le Calque linguistique

Kathleen J. McHugh

Texte d'une communication préparée pour le cours de linguistique de R. Kocourek, et présentée dans le cadre des colloques des gradués le 28 mars 1984.⁷

La subtilité du calque en tant que phénomène linguistique est d'un tel degré que les nombreuses définitions offertes, tant explicites qu'implicites, sont souvent en désaccord. Les notions d'emprunt et de traduction littérale sont des facteurs constants, mais les divers points de vue sur la nature précise du calque sont parfois contradictoires.

Comme définition provisoire, acceptons celle offerte par Vinay et Darbelnet dans Stylistique comparée du français et de l'anglais. Les auteurs considèrent que le calque se produit lorsqu'on emprunte à une langue étrangère un syntagme, tout en traduisant littéralement les éléments qui le composent (Vinay et Darbelnet 1977:47). Il faudrait noter que, si Vinay et Darbelnet considèrent le calque uniquement comme procédé, d'autres linguistes donnent ce nom également à l'unité qui en résulte.

L'idée du calque comme genre particulier de l'emprunt est élaborée par Louis Derooy (1980:215) dans le chapitre intitulé "Les Degrés de la pénétration" de L'Emprunt linguistique. Si l'emprunt représente un "intrus" qui "n'est pas reçu d'emblée dans la langue emprunteuse à l'égal des mots indigènes," Derooy distingue entre l'emprunt de sens (où une signification étrangère s'attache à un mot déjà existant) et le calque. Pour Derooy, le calque, qui représente la création d'un "équivalent indigène sur la base d'une correspondance lexicale intérieure," est "une façon adoucie et...peu perceptible d'adopter un mot ou un tour étranger" (216).

Dans son article "Vers une typologie de l'emprunt linguistique," J. Humbley (1974) cite les distinctions faites par E. Haugen (1950) en ce qui concerne les modifications par rapport au modèle étranger auxquelles un élément est sujet lorsqu'il s'intègre dans une deuxième langue. L'importation, qui suppose que, formellement, l'élément se retrouve tel quel, s'oppose à la substitution, dont les sous-catégories les plus importantes sont celles des calques et des emprunts sémantiques. Puisqu'il est rare qu'un élément ne subisse aucune modification (surtout au niveau phonétique), la distinction entre l'importation et la substitution est plutôt une question de degré. Les mélanges d'importation et de substitution complète ou partielle d'un ou de plusieurs morphèmes aboutissent à des "hybrides" ou "loanblends."

Les linguistes ne sont pas du tout unanimes sur la question de quels éléments d'une langue sont susceptibles d'être calqués (synonyme: décalqués). Certains ne tiennent compte que du niveau lexical, tandis que d'autres étendent le domaine du calque jusqu'au niveau phraséologique. Il y a désaccord même en ce qui concerne les unités lexicales susceptibles du calque: si certains linguistes ne considèrent que des mots composés, d'autres sont prêts à accepter que des mots simples puissent aussi être calqués. Stephen Ullmann, par exemple, montre comment l'emprunt sémantique peut changer le sens d'un mot déjà existant. La polysémie de to introduce, par exemple, a influencé le verbe introduire en français canadien, de fait que ce dernier signifie aussi "présenter une personne à une autre" (Ullmann 1962:162).

Ullmann diffère de la plupart des auteurs cités dans le sens qu'il considère que la notion du calque peut s'appliquer au mot simple. Pour lui, l'emprunt sémantique et le calque font donc partie du même phénomène.

Les auteurs du Dictionnaire de linguistique (Dubois et al. 1973:72) jugent que la notion du calque ne porte que sur les mots simples et composés:

On dit qu'il y a calque linguistique quand, pour démontrer une notion ou un objet nouveaux, une langue A traduit un mot simple ou composé, appartenant à une langue B en un mot simple existant déjà dans la langue ou en un terme composé formé de mots existant aussi dans la langue.

Derooy serait tout à fait d'accord en ce qui concerne les mots composés; selon lui, ce sont les unités de langue les plus souvent calquées. Il en propose de nombreux exemples, tant anciens que modernes. Derooy (1980:220-221) observe que des emprunts dans les langues modernes ont souvent pris la forme atténuée du calque:

- français demi-monde: allemand Halbwelt, russe полувѣт.
- français arrière-pensée: anglais afterthought, allemand Hintergedanke, danois bagtanke, russe задняя мысл', hongrois utógondolat.
- anglais free-thinker: français libre-penseur, allemand Freidenker, néerlandais vrijdenker, italien libro pensatore, espagnol librepensador.

Quoi qu'il en soit, la conception de Deroy du calque diffère de celle des auteurs du Dictionnaire sur deux points essentiels. L'application que font ceux-ci de la notion du calque au mot simple se manifeste par "l'addition au sens courant du terme, d'un 'sens' emprunté à la langue B" (Dubois et al. 1973: 73). Le Dictionnaire donne comme exemple le mot réaliser: au sens usuel de "rendre réel, effectif" s'ajoute, par calque de l'anglais, celui de "comprendre." (Le même exemple est proposé par Chiss et al. (1979:91), qui semblent être d'accord sur ce point.) Cette vision du calque rejoint ce que Deroy dénomme l'emprunt de sens. Celui-ci, selon Deroy, se distingue du calque lexical dans le sens que l'emprunt de sens ne produit pas un terme nouveau.

Si Deroy hésite à inscrire le mot simple dans le domaine du calque, il est néanmoins prêt à y inclure des expressions plus ou moins longues, autre point sur lequel il diffère des auteurs du Dictionnaire. Il cite l'exemple de l'ancien français Comment le faites-vous?, qui a donné naissance au hollandais Hoe maakt U het? et à l'anglais How do you fare?, devenu ultérieurement How do you do? D'autres exemples seraient vers blanc, qui remonte à blank verse, et l'homme de la rue, calqué de man in the street (222).

Humbley (1974:62) définit le calque comme "la reproduction d'une structure lexicale étrangère avec des éléments de la langue 1, qui a un sens différent de celui de la somme des éléments et qui, en principe, correspond au modèle." Humbley trouve que l'emprunt est lié à un phénomène d'interférence syntaxique et phraséologique, mais qu'on n'a affaire au calque que lorsque ces interférences passent par le niveau lexical (ainsi dépannage service, T.V. location, Riviera Express) (55).

Humbley se met du côté de Deroy en distinguant entre calque et emprunt sémantique. Dans le cas de celui-là, plusieurs éléments se combinent pour former une nouvelle lexie, tandis que celui-ci ne produit pas de lexie différente. Des emprunts phraséologiques du genre de la bouche du cheval (from the horse's mouth) et une épaule sur laquelle pleurer (a shoulder to cry on) (63) s'apparentent au calque mais ne peuvent pas être considérés comme tel puisqu'ils dépassent l'unité de la lexie.

Vinay et Darbelnet affirment qu'un calque se produit dès qu'il y a traduction littérale d'un syntagme, notion qui en principe exclurait le mot simple, mais qui renfermerait (selon Saussure) le mot composé jusqu'à la phrase.

L'introduction au Dictionnaire des anglicismes traite de divers aspects linguistiques de l'emprunt; les auteurs distinguent entre emprunt sémantique et calque, mais leur définition du calque est tout de même assez comprehensive. Le calque s'y présente comme "le type d'emprunt le plus subtil" (Rey-Debove et al. 1981:IX) et s'applique tant aux mots composés qu'aux mots simples et dérivés et aux locutions. De nombreux calques de mots composés reproduisent l'image originelle: soucoupe volante (flying saucer), prêt-à-porter (ready to wear), contrôle des naissances (birth control). Les auteurs offrent comme exemple de calque de mot dérivé le terme maternage (mothering). Dans le cas où les formes des mots sont apparentées (annonceur pour annoncer), le calque de dérivé se rapproche considérablement du mot francisé. En ce qui concerne les mots simples:

On parle de calque lorsque l'image originelle de la filiation historique des sens est conservée; ainsi dada "marotte" est-il un calque de l'anglais hobby, même sens, issu de hobby "cheval," sommet "réunion de dirigeants" un calque de summit, figuré de "sommet" (X)

Les auteurs donnent également des exemples de calques de locutions: donner le feu vert (to give the green light), dites-le avec des fleurs (say it with flowers), cent pour cent (one hundred percent).

Plusieurs linguistes se sont intéressés aux modifications que subit l'unité linguistique au cours du processus de décalquage. Charles Bally (1965:304) montre qu'un calque peut différer de son modèle par quelques détails surajoutés (tiré par les cheveux / an den Haaren herbeigezogen; cela ne compte pas / das

zählt nicht mit; ne rien laisser à désirer / nichts zu wünschen übrig lassen; mener par le bout du nez / an der Nase herumführen).

Vinay et Darbelent considèrent cette question en termes de la relation entre le calque et les règles syntaxiques de la langue d'arrivée. Le calque d'expression respecte les structures syntaxiques de la langue d'arrivée, tout en introduisant un mode expressif nouveau (Compliments de la saison / Season's Greetings). Le calque de structure, par contre, introduit dans la langue une construction nouvelle (science-fiction) (47).

Humbley établit une classification double à ce propos: il s'agit de regarder la divergence entre la forme du calque et les règles de la langue 1 (langue d'arrivée), et la divergence entre le modèle et le résultat de l'emprunt. Dans le premier cas, la disparité se situe au moment de l'emprunt: si timbre-poste représentait une construction rare au dix-neuvième siècle, il est maintenant un type de lexie productif sans modèle étranger. Le terme air-conditionné est un exemple d'un calque qui enfreint les règles de la langue d'arrivée: en français, le premier élément ne peut désigner l'agent.

Une classification complémentaire porte sur le degré auquel le résultat du calque diverge du modèle. Humbley distingue entre des calques qui suivent l'ordre des éléments de la langue 2 (langue de départ), ceux qui inversent cet ordre, et ceux qui modifient d'une autre façon les éléments du modèle. En ce qui concerne le premier cas, on a déjà noté l'exemple d'air-conditionné. La plupart des calques de ce genre ne suivent pas les règles de la langue 1. Même quand aucune règle syntaxique n'est transgressée, la semblance d'appartenance du calque à une structure française peut être illusoire: hors-board (outboard), n'est que superficiellement membre de la classe hors-taxé, hors-catégorie, etc. Par coïncidence, ces formes peuvent également représenter une forme parfaitement acceptable: gnomes de Zürich / gnomes of Zürich (surnom prêté par la presse anglaise aux banquiers suisses).

La deuxième catégorie qu'établit Humbley, celle des calques qui inversent l'ordre des éléments de la langue de départ, comprend les emprunts les plus difficilement identifiables. "L'emprunt sémantique au sein des calques est souvent présent, ce qui facilite une confusion entre ces deux catégories" (63). Ainsi, float-glass devient verre flotté, tandis flotté signifie normalement "du bois venu par flottage"; dans ce cas flotté prend un sens nouveau à l'intérieur du calque.

La troisième catégorie renferme des calques qui modifient d'une autre façon les éléments du modèle. Bus d'école (school bus) est acceptable du point de vue syntaxique, mais l'auteur propose comme "traduction dynamique qui tiendrait compte du modèle" (63) transport d'enfants ou ramassage scolaire. Dans ce deuxième cas, note Humbley, "il ne s'agit plus de néologisme mais de recherche d'équivalents déjà existants dans la langue 1" (63).

Dans son ouvrage intitulé Parlez-vous français?, Etienne (1973) traite de la notion du calque, sans pourtant nommer comme tel le phénomène qu'il décrit. L'auteur considère l'influence croissante de l'anglais sur la langue française comme une force néfaste. Cette influence se fait sentir, non seulement par l'abondance d'emprunts bruts, mais aussi par la tendance du français contemporain à imiter les structures syntaxiques de l'anglais. Etienne veut nous avertir des dangers de cette infiltration, d'autant plus à craindre qu'elle reste pour la plupart inaperçue. Il observe avec consternation la fréquence de termes nouveaux formés par "composition, par gemmation ou juxtaposition" (157), mode de composition caractéristique de l'allemand et de l'anglais. Des termes comme shopping cadeaux (ou shopping-cadeaux), chanson succès (ou succès chanson) et actualité-enquêtes sont caractéristiques de ce genre de composition dont "rien, le plus souvent, ne permet de préciser le rapport logique des deux mots accolés" (159). Il remarque que parfois un élément anglo-saxon se combine avec un élément français, comme dans le cas de relax-tilleul.

Etienne est consterné de voir que l'influence de l'anglais pénètre jusqu'au niveau syntaxique: des structures comme les derniers cent mètres (les cent derniers mètres) et leur cinquième anniversaire de mariage (le cinquième anniversaire de leur mariage) déplacent des structures plus proprement françaises.

En ce qui concerne le verbe, Etienne signale l'abandon des formes pronominales du verbe, de même que l'emploi de on. L'imitation des formes passives de l'anglais est évidente dans les exemples suivants tirés du journal Le Monde: Il était demandé aux candidats d'étudier avec soin cette définition, et il lui était fait observer que le cessez-le-feu n'avait pas modifié la situation juridique de l'Algérie (1972).

L'utilisation des prépositions n'est guère exempte de ce phénomène: soit, à l'imitation de l'anglais, on supprime la préposition (boîte-essai), soit on la remplace par une autre catégorie grammaticale (un produit après-rasage), soit on remplace une préposition française par une préposition anglaise (sur l'invitation devient à l'invitation, à temps devient en temps). Des structures comme c'est pour et à cause de lui qu'elle est partie sont également basées sur des modèles anglais.

Dans le domaine de la stylistique, Etienne donne des exemples du phénomène appelé ailleurs l'emprunt sémantique, vu par certains comme un genre de calque. Dans le cas de certains mots, des glissements de sens ont fait des mots qui étaient auparavant des faux-amis, "de vrais, de très bons amis" (211). Il suffit de noter quelques exemples: contrôler, par calque de l'anglais, est maintenant utilisé dans le sens de "diriger"; approche, qui signifiait autrefois "action de s'approcher ou d'être approché" s'emploie aussi comme synonyme de "point de vue"; le mot éducation ne signifie plus seulement "formation intellectuelle ou morale," mais aussi "instruction."

Il en est de même pour les images: donner le feu vert remplace donner libre carrière; négoier un virage prend la place de prendre un virage; c'est sur moi se substitue à c'est pour (à) moi de payer.

L'emprunt et le calque semblent paraître inévitablement dès que deux langues entrent en contact:

Aucun peuple, en effet, n'a pu développer une culture entièrement autochtone, à l'abri de tout contact avec d'autres peuples, qu'il s'agisse de guerres ou de relations économiques, si bien que nécessairement, sa langue s'est trouvée en rapport avec une ou d'autres langues, et en a reçu une influence quelconque, si minime soit-elle. (Guilbert 1975:89)

Si de nos jours certaines personnes se tournent vers le calque comme moyen néologique de combler une lacune linguistique, il faudrait également tenir compte de l'importance du calque dans l'évolution spontanée des langues européennes. Deroys, par exemple, cite de nombreuses séries de calques successifs dans plusieurs langues du monde, tous nés d'un même terme gréco-latin, par exemple:

- latin paeninsula: français presqu'île, allemand Halbinsel, néerlandais schiereiland, danois haloo, russe poluoostrov, hongrois félsziget, finnois puoliisaari, hawaïen anemoku.

Deroys fait noter que "le calque suppose... toujours un bilinguisme plus ou moins parfait" (216). Les calques qui paraissent dans une langue donnée peuvent être savants ou populaires selon le degré de bilinguisme. Le calque de syntagme et le calque phraséologique se trouvent tant dans la langue des classes cultivées que dans celle du peuple. Deroys remarque toutefois que "le calque lexical, qui comporte une création de mot toujours plus ou moins artificielle, est l'apanage des gens savants et ne se produit qu'exceptionnellement dans la langue du peuple." Il observe pourtant que "les traductions d'oeuvres étrangères aident beaucoup de calques à se vulgariser" (217).

La direction d'un calque est parfois difficile à préciser. Deroys mentionne le terme couleur locale: s'agit-il d'un calque de local color ou est-ce l'inverse qui est vrai? Certaines expressions paraissent dans plusieurs langues, sans qu'on puisse savoir dans laquelle d'entre elles l'expression a pris naissance. Parmi les exemples qu'offre Deroys figurent les suivants:

- français ni chair ni poisson, allemand weder Fisch noch Fleisch, russe ni ryba ni mjaso, bulgare ni riba ni meso, hongrois sem hal sem hús, italien nè carne nè pesce, espagnol ni es carne ni pescado.
- français dent de sagesse, italien dente de giudizio, portugais dente de siso, allemand Weisheitszahn, danois visdomstand, russe zub mudrosti, bulgare mádrecci zâbi (pluriel), hongrois bölcsesség fogá, roumain măsea de minte (223).

Deroys postule que la progression dans un tel cas correspondrait à la direction des grands courants culturels et littéraires, sans pourtant négliger la possibilité d'une concordance naturelle sans influence étrangère. Il serait raisonnable de considérer que le français profond sommeil, et des expressions

analogues dans de nombreux autres idiomes, sont tous nés du même modèle grec. Mais comment expliquer la présence de la même expression en arabe?

Ullmann développe l'idée de "parallel development" en constatant qu'il est parfois difficile de distinguer entre influence étrangère et parallélisme. Le terme sky-scraper (né aux Etats-Unis vers la fin du dix-neuvième siècle) a servi de modèle pour la reproduction de la même image en français (gratte-ciel), en italien (grattaciello) et en allemand (Wolkenkratzer). Ullmann considère toutefois que dans le cas d'une métaphore où l'analogie est assez évidente, la même expression peut naître indépendamment dans plusieurs langues (foot of a hill, leg of a table). Un développement parallèle de la même image peut également être basé sur une association métonymique, comme dans le cas de tongue pour language.

Deroy observe que le calque paraît plus fréquemment comme procédé d'emprunt dans certaines langues que dans d'autres. Il propose des raisons diverses pour expliquer cette tendance: "type de langue, bilinguisme plus ou moins répandu, nationalisme, classe sociale emprunteuse, etc." (223). Il souligne l'impossibilité d'établir des règles générales à cet effet, mais trouve qu'une préférence du calque à l'emprunt brut "se trouve dans le désir d'éviter la forme étrangère par purisme ou, comme ce fut le cas notamment à l'époque romantique, par nationalisme" (217).

Il reste à considérer la place du calque en néologie française contemporaine. Si l'époque classique, soucieuse de préserver la pureté de la langue française, se méfiait du néologisme, la situation est assez différente de nos jours. Comme l'indique le Dictionnaire de linguistique, "les progrès scientifiques, techniques, culturels ont conduit à la nécessité d'une néologie systématique et souple" (Dubois et al. 1973:335). Les auteurs continuent en notant qu'il existe une hésitation entre "recours à l'emprunt et formation de nouvelles unités lexicales." Bien que le calque semble être un compromis entre ces deux solutions, tout le monde n'est pas prêt à l'adopter comme moyen idéal de combler une lacune linguistique. Vinay et Darbelnet, par exemple, notent que le calque représente, dans l'esprit de certains traducteurs, "l'expression la plus concrète de l'abomination et de la désolation" (48). Si des calques nouveaux tels qu'économiquement faible (calqué sur l'allemand) parviennent à combler une lacune tout en évitant un emprunt, Vinay et Darbelnet proposent d'éviter des calques "pénibles" tels que thérapie occupationnelle en recourant à la recomposition ou à la modulation.

Tout de même, il y en a d'autres qui acceptent le calque comme moyen de néologie. R. Kocourek (1982:136-137) observe que "ce procédé souvent critiqué est des plus simples et plus efficaces" et qu'il a "les avantages d'une forme autochtone et d'une motivation internationale."

André Goosse considère le calque en tant qu'anglicisme: si celui-ci tend à gêner la communication (sur les plans phonologique, orthographique et morphologique), il n'en est pas ainsi pour le calque. Goosse (1975:52) prône une attitude pragmatique en face de "l'invasion anglaise." Si le calque est une "manifestation de la servilité à l'égard de l'anglais," il a quand même trois avantages. En premier lieu, il est simple. Goosse affirme aussi que "la langue savante, si abstraite, si pédante, trouverait comme un peu d'air frais à s'inspirer des métaphores que l'anglais admet dans les terminologies les plus sérieuses" (52). Finalement, le calque, fondé sur une équivalence de langue en langue, accorde à la terminologie un caractère international, chose très utile selon Goosse. Il préconise, néanmoins, qu'on cherche d'autres équivalents dans le cas où le calque donne naissance à des mots beaucoup plus longs que dans la langue d'origine.

Aurélien Sauvageot (1978:162) souligne lui aussi le caractère international du calque: celui-ci facilite le "libre échange" entre le français et l'anglais. Sauvageot propose trois règles relatives à l'emprunt. Il s'agit d'abord de franciser (dans la forme et dans la prononciation) tout emprunt devenu usuel si le concept auquel il s'applique ne peut être exprimé par un mot français déjà existant. Dans le cas où cela n'est pas possible, il conseille de "décalquer autant que possible le terme étranger de façon à le rendre intelligible à tout usager étranger qui sait quelque peu de français" (139). Ce n'est qu'à la dernière limite qu'on devrait recourir à des mots savants bâtis sur des éléments grecs ou latins, de crainte d'isoler la terminologie française de la technique anglo-américaine.

L'Office de la Langue Française, chargé de l'exécution de la politique de francisation du gouvernement du Québec, conçoit le calque sous un angle plutôt nationaliste. En général, le calque est à éviter, car il rivalise avec des

moyens de néologie plus proprement français. La préface à la Bibliographie linguistique de la néologie énonce une attitude fondée sur la conviction que "la néologie peut soutenir une idéologie qui peut concourir à une évolution politique, sociale et culturelle dans un milieu donné" (Boulanger 1981:9). Le but ultime serait "la structuration et la mise en place d'un réseau francophone de néologie scientifique et technique" (10). Le rôle du calque dans une telle politique ne pourrait être que minime.

Dans une annexe du Répertoire des avis linguistiques et terminologiques (1981:195-211) intitulée "Enoncé d'une politique relative à l'emprunt de formes linguistiques étrangères," on nomme trois caractéristiques principales du calque. Celui-ci est souvent en concurrence avec un mot ou une expression servant déjà à désigner la même réalité (ex. pâte à dents / pâte dentifrice); la traduction est fondée sur l'analyse des portions plutôt que sur le tout (ex. laveuse à vaisselle, année sabbatique); le calque tend à transférer dans la langue emprunteuse l'ordre des mots de l'expression de départ (ex. quartier-maitre, de l'allemand Quartiermeister; Nord-Vietnam, de l'anglais North Vietnam).

La connotation péjorative du calque est assez évidente, et il n'est pas étonnant de voir que l'Office conseille de l'éviter autant que possible. Les principes directeurs élaborés dans l'"Enoncé d'une politique" sont les suivants:

- L'emprunt et le calque
 - "ne devraient servir qu'à nommer des réalités qui ne sont pas encore dénommées en français";
 - ne devraient pas être employés au détriment des procédés néologiques internes (composition, dérivation, extension sémantique).
- L'acceptation ou le rejet d'un emprunt ou d'un calque
 - doit se limiter aux mots (simples ou complexes) et aux éléments de mots. Les emprunts syntaxique (la fille que je sors avec, moi pour un) et phonétique sont à rejeter totalement;
 - "doit tenir compte à la fois des aspects sociolinguistiques propres à la communauté québécoise francophone et des besoins de la communication internationale";
 - doit tenir compte de l'usage, c'est-à-dire de son intégration dans la langue depuis plus ou moins longtemps (201).

La crainte de l'Office à l'égard du calque semble un peu exagérée si l'on tient compte de la fréquence réduite de mots calqués dans le français contemporain. Rey-Debove remarque que la nomenclature de 2 620 anglicismes représentés dans le Dictionnaire des anglicismes ne constitue que 2,5% des 50 000 mots du vocabulaire français. Goosse fait noter que le Dictionnaire des mots nouveaux de Pierre Gilbert, dont la première édition a paru en 1971, ne comprend que vingt-deux calques de l'anglais. Même si Goosse considère ce nombre comme étant fort inférieur à la réalité, il paraît que l'importance du calque dans la formation des mots nouveaux n'est pas évidente.

Au cours de cette discussion, nous avons essayé de relever le caractère double du calque: d'abord comme phénomène qui surgit tout naturellement dès qu'il y a contact entre deux groupes linguistiques, et ensuite comme outil dans la création consciente de mots nouveaux. En ce qui concerne l'avenir, cette discussion reste pertinente. Nous avons déjà signalé l'utilité du calque dans le domaine technique, dont l'expansion rapide produit de nombreux concepts et procédés nouveaux qui ont besoin d'être nommés. Ces nouvelles réalités sont souvent d'une provenance étrangère, et le calque s'avère un moyen convenable d'éviter un emprunt brut (procédé apte à offenser des sentiments nationalistes) tout en permettant un point de repère entre les terminologies de diverses langues.

À cause de la portée généralement assez restreinte de la langue technique, la normalisation de la terminologie devient plus ou moins possible. En même temps le développement des terminologies scientifiques et techniques reste un acte conscient de la part d'un nombre réduit d'individus.

La situation relative à la langue populaire est assez différente. En fin de compte, les auteurs du Dictionnaire des anglicismes (Rey-Debove et al. 1981) ont raison de dire que c'est toujours l'usage qui a le dernier mot: "Il ne s'agit pas seulement d'inventer un mot, encore faut-il le faire circuler. Il arrive qu'un équivalent bien formé soit proposé sans succès" (p. XI). L'évolution de la langue populaire étant l'aboutissement d'un processus qui dépend de

l'amalgame des volontés individuelles de chaque parleur natif, la possibilité d'imposer des contraintes à cette évolution paraît douteuse. L'imitation des structures linguistiques étrangères dont dépend le calque peut très bien constituer une menace insidieuse à l'intégrité du français, comme certains le prétendent. Nous n'en sommes pas convaincues. Mais pour repousser cette menace, il faudrait convaincre toute une population de ne plus se prêter à une pratique dont, le plus souvent, elle n'est même pas consciente.

Bibliographie

- Bally, Charles. 1965. Linguistique générale et linguistique française. Berne: A. Francke.
- Boulanger, Jean-Claude. 1981. Bibliographie linguistique de la néologie 1969-1980: I. Etudes linguistiques. Gouvernement du Québec, Office de la Langue Française. Québec: Editeur officiel du Québec.
- Chiss, J. L. et al. 1979. Linguistique française: Initiation à la problématique structurale. Paris: Hachette. Vol. II.
- Deroy, Louis. 1980. L'Emprunt linguistique. Paris: Société d'Édition Les Belles Lettres.
- Dubois, Jean et al. 1973. Dictionnaire de linguistique. Paris: Larousse.
- Etiemble. 1973. Parlez-vous français? Paris: Gallimard.
- Gladstone, William J. 1970. "Les Dangers de la calcomanie." Babel 16 (1970), pp. 148-49.
- Goosse, André. 1975. La Néologie française aujourd'hui. Paris: Conseil international de la langue française.
- Guilbert, Louis. 1975. La Créativité lexicale. Paris: Larousse.
- Humbley, J. 1974. "Vers une Typologie de l'emprunt linguistique." Cahiers de lexicologie 25 (1974), pp. 46-70.
- Kocourek, R. 1982. La Langue française de la technique et de la science. Paris et Wiesbaden: Documentation française et O. Brandstetter.
- Répertoire 1981. Répertoire des avis linguistiques et terminologiques: mai 1979-juillet 1981. Gouvernement du Québec, Office de la Langue Française. Québec: Editeur officiel du Québec.
- Rey-Debove, Josette et al. 1981. Dictionnaire des anglicismes. Paris: Le Robert.
- Sauvageot, Aurélien. 1978. Français d'hier ou français de demain? Paris: F. Nathan.
- Stantos, Maria. 1981. "Définitions de l'emprunt en français." Initiales 1 (1981), pp. 4-11.
- Ullmann, Stephen, ed. 1966. Language and Style. New York: Barnes and Noble.
- 1957. The Principles of Semantics. Oxford: Basil Blackwell and Mott.
- 1962. Semantics: An Introduction to the Science of Meaning. Oxford: Basil Blackwell and Mott.
- Vinay, J. P. et Darbelnet, J. 1977. Stylistique comparée du français et de l'anglais. Montréal: Beauchemin.